

Comme c'est souvent le cas dans ce récit, je reviens maintenant en arrière pour évoquer mes dernières années de pensionnat Mélizan.

Je ne me souviens que de deux camarades de classe. L'un, nommé Possel était un être timide et falot qui avait le vertige dans une cage d'escalier et avec qui je n'imaginai pas qu'on puisse s'entendre; autant qu'il m'en souvienne, il ne brillait pas dans le travail scolaire. Je fus bien surpris, quelques trente ans plus tard, d'apprendre qu'il était devenu un universitaire très savant en mathématiques. Je l'ai revu alors; il était devenu moins timide mais avait gardé son apparence lunatique.

Le second, nommé Philopal, devenu avocat et ami d'Henri Rolland, m'écrivit pour reprendre contact et nous avons correspondu quelques temps. A la réception de ma première réponse il s'extasia sur le fait que j'écrivais la lettre "n" comme je le faisais vingt ans plus tôt. Je me suis extasié à mon tour sur une mémoire aussi fidèle pour un détail aussi minuscule.

\*\*\*\*\*

La mobilisation avait privé le pensionnat Mélizan de son directeur; c'est notre aumônier, l'abbé Frachon, qui le remplaça. Il n'avait pas la même autorité. Un jour, il fut giflé par le père d'un élève qui jugeait qu'on donnait à son fils des notes trop basses. Notre petit monde fut en émoi; on se demanda si l'auteur du scandale ne serait pas excommunié!

La guerre aurait pu compromettre gravement la prospérité de

Comme c'est souvent le cas dans ce récit, je reviens maintenant en arrière pour évoquer mes dernières années de pensionnat Mélizan.

Je ne me souviens que de deux camarades de classe. L'un, nommé Possel était un être timide et falot qui avait le vertige dans une cage d'escalier et avec qui je n'imaginai pas qu'on puisse s'entendre; autant qu'il m'en souvienne, il ne brillait pas dans le travail scolaire. Je fus bien surpris, quelques trente ans plus tard, d'apprendre qu'il était devenu un universitaire très savant en mathématiques. Je l'ai revu alors; il était devenu moins timide mais avait gardé son apparence lunatique.

Le second, nommé Philopal, devenu avocat et ami d'Henri Rolland, m'écrivit pour reprendre contact et nous avons correspondu quelques temps. A la réception de ma première réponse il s'extasia sur le fait que j'écrivais la lettre "n" comme je le faisais vingt ans plus tôt. Je me suis extasié à mon tour sur une mémoire aussi fidèle pour un détail aussi minuscule.

\*\*\*\*\*

La mobilisation avait privé le pensionnat Mélizan de son directeur; c'est notre aumônier, l'abbé Frachon, qui le remplaça. Il n'avait pas la même autorité. Un jour, il fut giflé par le père d'un élève qui jugeait qu'on donnait à son fils des notes trop basses. Notre petit monde fut en émoi; on se demanda si l'auteur du scandale ne serait pas excommunié!

La guerre aurait pu compromettre gravement la prospérité de

l'institution alors qu'elle avait l'année précédente investi beaucoup dans les nouvelles constructions. Il n'en fut heureusement rien.

J'ai gardé de l'abbé Frachon un excellent souvenir. Il n'était pas beau et entre élèves on l'appelait l'Oeuf, ce qui me laisse supposer qu'il était chauve, mais je ne m'en souviens pas. En tout cas, il n'était pas l'homme hideux dépeint par Henri Verneuil, l'auteur dramatique, qui entra chez Mélizan douze ans environ après moi. Il était cordial et bon. L'enseignement religieux qu'il donnait était dans la droite ligne du catholicisme libéral de l'époque.

Henri Verneuil a certes des raisons d'avoir gardé un mauvais souvenir du pensionnat où ses parents, immigrés arméniens, l'avaient fait entrer parce qu'ils avaient entendu dire que c'était le meilleur de Marseille et qu'ils ignoraient l'existence de lycées gratuits. L'enfant détonnait certainement dans une de ces deux écoles préférées de la bourgeoisie marseillaise aisée et ses camarades l'ont brimé en se moquant de lui. Cela ne le justifiait pas d'avoir fait une horrible caricature de l'institution tout entière, et notamment des professeurs. Seule Mademoiselle Vian a trouvé grâce à ses yeux. Je doute fort que le régime de l'école soit devenu infernal en quelques années. Certains des détails qu'il donne sont invraisemblables d'ailleurs.

Ma classe de cinquième au pensionnat Mélizan fut marquée par une longue série de maux de tête qui devaient être assez

violents puisque j'ai dû passer des semaines entières sans travailler. J'en ignore encore la cause; je n'avais pas de fièvre et au bout d'une année environ ils disparurent pour ne plus jamais réapparaître. Comme j'avais toujours été un bon élève, personne n'a pensé, semble-t-il, que j'avais trouvé un prétexte pour ne pas aller à l'école. Je ne présentais pourtant aucun symptôme d'une quelconque maladie; il fallait donc s'en remettre à moi. Mes parents me firent confiance et je leur en reste reconnaissant.

Chez Mélizan le prix de pension était fort élevé et si mes parents n'en étaient pas à devoir travailler la nuit pour trouver l'argent nécessaire comme ce fut le cas de la famille d'Henri

Verneuil, la charge se révélait trop lourde pour leur budget, d'autant que ne se trouvant plus dans la zone des armées, mon père ne touchait plus l'indemnité de service en campagne. Ils décidèrent donc de nous mettre au lycée, René et moi. Ce fut un petit drame familial; les lycées à cette époque étaient considérés comme réservés aux protestants, aux juifs et aux familles de peu de ressources. René et moi avons été un peu chagrinés au départ de quitter nos camarades, mais nous nous sommes très vite adaptés au lycée et l'instruction que nous y avons reçue était certainement meilleure. De plus, nous avons appris à travailler seuls à la maison après la classe. Notre formation a été ainsi plus rationnelle.

Compte-tenu de mon âge (onze ans et demi) et des nombreuses semaines passées sans travailler pendant ma cinquième, on décida de me faire redoubler cette classe. D'ailleurs l'administration du lycée estimait que le niveau d'une école privée était nécessairement plus bas. Soixante-treize ans après, rien n'a changé.

J'ai donc pénétré en octobre 1917 dans le lycée Périer où je me suis senti tout de suite très à l'aise. Il se trouvait à quelques centaines de mètres de la maison, sur le flanc de la colline qui porte Notre-Dame de la Garde. C'était encore presque la campagne à cette époque et nous pouvions jouer au football sur le boulevard qui y donnait accès.

Les bâtiments du lycée n'occupaient qu'une petite partie d'un grand parc sauvage où les élèves n'allaient presque jamais. En été, le professeur de dessin nous y a emmenés pour peindre le paysage, et je lui ai présenté un sapin d'un beau rouge vif. Il fallut que je m'explique sur mon daltonisme, car sa première réaction devant ce chef d'oeuvre n'avait pas été bonne. J'eus le même problème avec le professeur de géographie à qui j'avais remis une carte où la mer était carmin.

Cette infirmité ne m'a presque jamais gêné et elle a l'avantage de fournir un sujet de conversation inépuisable. J'ai rencontré peu de gens qui comprennent en quoi elle consiste. L'immense majorité de mes interlocuteurs croit que les couleurs sont des notions universelles. En réalité, elles se définissent par rapport à des repères arbitraires : le rouge, c'est pour tout le monde la couleur du sang, le bleu, celle du ciel, le jaune celle des boutons d'or. Il est donc naturel que lorsque je vois un sapin de la couleur du sang je dise qu'il est rouge, et ainsi de suite. Beaucoup ne réussissent pas à le comprendre. Arrivé à un certain âge, le daltonien se méfie de lui-même. Il sait que la mer est bleue, les plantes vertes et il prend le crayon de couleur approprié. Mais il y a des ratés. Je sais par

exemple que ce que je vois rouge pâle est souvent vert, mais ce n'est pas toujours vrai, et j'ai un peu vexé Hélène Stephan jour où je lui ai dit que sa robe était verte parce que je la voyais rouge fané; en fait, elle était bien un peu fanée.

Pour reconnaître les minéraux à l'Ecole des Mines plus tard, je me suis trouvé complètement désarmé. Tout ce que je pouvais affirmer, c'était que la pierre était de telle ou telle espèce, selon qu'elle était verte ou rouge.

Le daltonisme est gênant aussi quand on cherche des frais dans un champ, quand il faut reconnaître si une omelette est à l'épinards ou à la tomate. Ce n'est pas bien grave. Je n'aurais pu être marin, mais je n'en ai jamais eu la vocation.

La découverte précoce que le monde apparaissait de façon différente à ses divers observateurs, sans qu'on pût prouver que telle vision était plus sûre que telle autre, m'a fait penser très tôt qu'il n'était pas possible de connaître vraiment la réalité intégrale et à la limite qu'on ne pouvait pas exclure l'hypothèse que le monde extérieur était seulement une apparence en tout cas qu'il fallait se méfier des certitudes.

\*\*\*

La cour de récréation du lycée était très vaste. Nous y descendions trois fois dans la journée : pour cinq minutes entre deux classes d'une heure et pour un quart d'heure à dix heures. J'entends maintenant petits et grands dire que cinq minutes de récréation c'est trop peu pour qu'elles méritent d'être

prises. Je ne suis pas du tout de cet avis. Cela donnait une détente et je plains de tout mon coeur les nouvelles générations qu'on garde confinées dans les salles de classe sans répit pendant deux ou trois heures.

Nous jouions tous à des jeux très rapides, à l'épervier par exemple, qui nous faisaient respirer à pleins poumons et dérouiller nos jambes . A seize heures, nous quittions le lycée; on jouait un moment au foot-ball sur la chaussée du boulevard Périer où en face du lycée le trafic était quasi nul, puis on rentrait chez soi goûter avant de se mettre au travail.

Nous menions ainsi une vie saine et nos études s'en trouvaient bien.

Entre camarades les disputes étaient rares; je n'ai pas oublié pourtant un jour où j'avais été malmené par quelques uns; on m'avait enlevé mes bretelles et je suis rentré à la maison en larmoyant. J'ai déjà fait le récit de la seule bataille vraiment sérieuse de mon existence que j'avais engagée pour défendre l'honneur familial.

\*\*\*\*\*

Ma mémoire a conservé de cette époque le souvenir d'un très court instant. C'était un jour d'été fort chaud. Je montais le boulevard Périer pour aller au lycée et je longeais le mur qui le séparait du parc des religieuses de Cluny. Il ne donnait qu'une ombre étroite et je m'y coulais pour me mettre à l'abri du soleil

Il me vint à l'esprit que j'allais nécessairement oublier ce jour-là comme la plupart des autres, et voici que soixante ans après je m'en souviens encore. Je vois le ciel en feu, le petit trait d'ombre que donnait le mur et je retrouve la couleur des pensées du petit garçon que j'étais.

Je me suis fait au lycée bon nombre d'excellents amis et la plupart pour ma vie entière.

Le premier fut Daniel Bargeton. Nous avons passé des heures à nous raccompagner l'un l'autre à nos domiciles respectifs sans arriver à nous quitter. Il était protestant et ses lectures différaient sensiblement des miennes. Il avait de Rabelais une connaissance approfondie à laquelle je ne suis jamais parvenu et une admiration que je n'ai jamais éprouvée, mais sur bien des sujets nous étions en harmonie.

J'étais reçu dans sa famille et réciproquement la mienne le recevait; ce ne fut pas le cas pour mes autres amis de lycée; il y avait en général une cloison entre la vie scolaire et la vie privée.

Bargeton père était polytechnicien; à cette époque cela ne signifiait absolument rien pour moi. Je me demande même si je connaissais l'existence de l'X. Madame Bargeton était simple et accueillante, mais sa surdité très grande faisait obstacle à un contact vraiment personnel.

Aux vacances de 1918, nous avons passé quelques semaines ensemble à Sausset-les-Pins, un petit port charmant entre



Nous avions hors de la famille un très bon camarade, Charles Prat, fils d'une amie de nos mères et élève de Mélizan. Il venait très souvent jouer avec nous à divers sports et aussi à des jeux plus intellectuels comme celui que nous appelions "les noms géographiques". Il s'agissait en un temps donné d'écrire cinq noms de villes, de fleuves, de pays, de végétaux et d'animaux commençant tous par une même lettre tirée au sort. Je ne cesse de regretter que ma descendance, à de rares exceptions près, n'ait pas pratiqué cet exercice; elle aurait dans ces domaines un vocabulaire plus étendu.

Les membres de la famille Prat étaient presque tous cardiaques et en moururent prématurément. Le fils de Charles Prat dont je fus le parrain mourut peu de temps après son baptême; lui-même mourut assez jeune du même mal.

\*\*\*\*\*

En 1917, arrivèrent à Marseille pour fuir les bombardements de Paris les quatre enfants d'une famille amie : les Stephan. Les deux aînés, René et Hélène, étaient de mon âge et nous nous adoptâmes rapidement les uns et les autres comme camarades de jeux. Hélène avait un comportement assez garçonnier pour trouver grâce à mes yeux. Les Stephan habitaient chez leurs grands parents, une grande maison avec un jardin très proche de notre ghetto familial. Nous avons fait là des parties homériques de cache-cache dans la nuit, assorties de combats à coups de coussin. Les parents Stephan étaient aussi libéraux que les nôtres.

Les Stephan sont retournés à Paris après l'armistice, mais nous étions restés liés et ils nous ont reçus à dîner tous les mercredis soirs quand René et moi devinmes polytechniciens. Charles Prat était là lui aussi, car il était entré à l'Ecole des Ponts et Chaussées. Ces réunions très agréables se terminaient malheureusement pour moi par un bridge, car les Stephan étaient de grands bridgeurs et il fallait qu'ils aiment beaucoup ce jeu pour ne pas être découragés par un partenaire aussi minable que moi; malgré cette tare, je crois bien que les parents Stephan m'auraient volontiers pris pour gendre, et aussi bien René. Les choses ont tourné autrement mais les Stephan sont restés de fidèles amis jusqu'à leur mort.

C'est chez les Stephan que j'ai fait la connaissance à Paris vers 1925 de Marcelle Ladet qui devint bien plus tard notre médecin.

\*\*\*\*\*

En 1917, nous vîmes aussi arriver à Marseille de nouveaux camarades: nos cousins Joujou et Pierrot Grandguillot. Ils avaient passé à Limoges les premières années de guerre avec leur mère et leur grand-mère. Mais celle-ci supportait mal l'hiver limousin si différent de celui d'Egypte et Marseille parut préférable. Je ne suis pas sûr que le calcul ait été bon car on a beaucoup souffert du froid en Provence ces années là. Dans notre vaste appartement, on n'entretenait que deux feux : l'un dans la cheminée de mon grand père, l'autre dans un poêle placé au centre de l'appartement, et j

me rappelle que les "grandes personnes" se groupaient tout autour sous une couverture censée rabattre sur elles la chaleur du poêle. Les enfants se tenaient chaud en remuant.

Par son âge Joujou se plaçait entre Jean Mallard et moi, et nous fûmes tout de suite d'excellents camarades. Pierrot, quoiqu'à peine plus jeune que René, me paraissait comme un bébé, je ne sais pourquoi, et était un peu tenu à l'écart de notre bande.

J'ai éprouvé tout de suite beaucoup de sympathie pour Marinette leur mère; sa conversation rapide était pleine d'humour. Elle était bonne et affectueuse tout en voulant paraître un peu bourrue. Quand on faisait mine de l'embrasser, elle demandait: "Tiens-tu absolument à ce que nous échangions nos microbes ?" Je dois dire d'ailleurs que dans notre famille marseillaise les sentiments ne s'exprimaient pas avec beaucoup de démonstrations chaleureuses. C'était vrai pour Maman comme pour toutes les autres.

Sa belle-mère Marie avait passé sa jeunesse en Égypte avec ma grand-mère; elle en était bien différente: elle parlait peu et je la trouvais fort sévère; mais à la vérité je n'ai pas eu beaucoup de rapports avec elle.

\*\*\*

Je m'aperçois que jusqu'ici je n'ai pas parlé de ma soeur Odette. A la vérité, c'est parce que nous vivions René et moi dans un autre monde que le sien, à cause de son jeune âge d'abord mais surtout parce que nous n'avions pas beaucoup de sujets d'intérêt en commun. Nous ne pensions qu'à nous instruire tandis que ses études ne la passionnaient guère. Nous l'intimidions probablement et nos taquineries n'arrangeaient rien.

.../...

Marseille et Martigues. Nous y étions allés par mer et nous avons été affreusement malades, presque tentés de nous jeter à l'eau pour en finir. Aussi le retour à Marseille se fit par le train.

A Sausset, nous étions toute une bande d'enfants et nous nous sommes beaucoup amusés. Il faut convenir qu'à la Monjarde René et moi avons été un peu seuls.

Les Bargeton avaient un chariot suisse sur lequel nous nous empilions pour descendre à grande allure les routes en pente. Il n'y avait guère d'autos en ce temps-là. Nous avons aussi récupéré un flotteur d'hydravion militaire et il nous servait de canot. Dans le port fermé à l'occasion par un filet, les pêcheurs capturaient les poissons avec un trident.

J'ai perdu de vue Daniel Bargeton quand nous sommes, lui et moi, "montés" à Paris. Il faisait sa médecine et nos centres d'intérêt n'étaient plus les mêmes, mais j'ai toujours regretté cette coupure dans notre longue amitié. A tort ou à raison, il me semble qu'elle fut plus de son fait que du mien.

En tête de ma classe paraissait Christian Valensi; il réussissait en toutes matières sauf les sports. Nous avons des relations cordiales, sans plus. J'en parlerai plus longuement quand j'évoquerai mon année en seconde.

J'avais aussi comme camarade (mais il était moins brillant) Henri Bordenave. Son père, ancien officier, était grabataire et s'exprimait très difficilement. Il habitait le faubourg de Mazargues. J'allais assez souvent visiter cette famille qui me faisait pitié; elle était visiblement très pauvre et leur fils unique assez isolé, d'ailleurs timide, m'était très dévoué.

Les camarades qui sont ensuite devenus mes meilleurs amis se trouvaient rassemblés dans une autre classe, parallèle à la nôtre dont le coq était Henri Marrou. Il avait autour de lui toute une cour d'auditeurs car il savait beaucoup et en parlait fort bien. Son père était typographe; sa mère, lingère, tenait un petit magasin rue Paradis. Elle était originaire d'Avençon, petit village des environs de Gap où la belle famille de Patrick a une maison. Quand Marrou a cherché un pseudonyme pour ses ouvrages sur la musique, il a choisi celui de Davenson. J'en conclus que le professeur d'histoire qu'il était devenu a craint d'être mal jugé par ses pairs s'il publiait sous son nom des considérations musicales.

Ma liaison intime avec Marrou est née seulement quand nous nous sommes trouvés dans la même classe de seconde. Il en fut à peu près de même pour Crouzet et Svilarich.

La famille Marrou était religieuse et Marrou est devenu plus tard une sorte de père de l'Eglise, mais à tendance sociale marquée. Il a pris fait et cause pour le F.L.N. pendant la guerre d'Algérie et sa fille Françoise plus encore. Je ne sais plus quel ministre l'a traité ironiquement à cette époque de "cher professeur" voulant signifier par là qu'il ne connaissait rien des nécessités de la vie réelle.

Il m'arriva au lycée Périer une aventure étrange. Au cours d'une composition mon voisin copia ma copie avec tant de fidélité qu'il avait mis en tête mon nom. Le professeur fut surpris d'avoir à corriger deux textes identiques, à l'écriture près. Il finit par en rire, mais j'avais eu un instant d'émotion.

\*\*\*\*\*

D'une façon générale j'étais bien classé, mais derrière Valensi. Je lisais beaucoup - tout ce qui me tombait sous la main - et ma doctrine était qu'il fallait lire jusqu'au bout tout livre commencé; je l'ai gardée très longtemps.

Mes parents m'avaient fait cadeau très tôt d'un dictionnaire Larousse de classe mais assez épais. De bonnes âmes de la famille se sont inquiétées, pensant que cette lecture était trop épuisante pour ma jeune cervelle. On les laissa dire et j'ai beaucoup pratiqué cet ouvrage y compris les pages roses qui donnent une longue liste de citations latines. Bon nombre me sont ainsi entrées dans la tête et bien sûr la première qui est : "Ab ovo". Mais je dois avouer que je ne suis pas arrivé jusqu'au bout de l'alphabet.

Un peu plus tard je me suis plongé avec le même plaisir dans la grande encyclopédie en une quinzaine de volumes qui se trouvait dans la bibliothèque de ma grand-mère. Je dois avouer que j'y cherchais entre autres à me renseigner sur les mystères physiologiques dont je n'entendais parler qu'à demi-mot.

Il y avait au lycée Périer un cours d'instruction religieuse fait par l'Abbé Arnaud d'Agnel. Il n'avait comme élèves que les cinq écoliers de notre famille : Jean Mallard, Joujou, René, Pierrot et moi, plus un unique tiers. Il commentait les Evangiles d'une façon intéressante, mais son éloquence aurait mérité à ses yeux un public plus étendu et plus diversifié. /

Comme activité extrascolaire, j'avais les leçons de piano. Elles m'étaient données par une jeune parente désargentée et languissante, Mireille Dupré, qui devait beaucoup s'ennuyer à

mes côtés. Si je me livrais à ce genre d'exercice, c'est seulement parce que ma mère aurait aimé avoir des enfants musiciens. A la fin de ma troisième année je lui ai dit que je n'allais plus avoir assez de temps pour continuer à pianoter; il était clair pour tous d'ailleurs que je n'avais hélas aucun don et aucun goût pour la musique.

Les leçons de piano furent alors remplacées par des leçons d'arabe. Mon père, de plus en plus enthousiaste sur l'avenir du Maroc, consacrait le plus gros de son temps à ce pays et caressait l'espoir que je viendrais l'y seconder. Il estima à juste titre que la connaissance de l'arabe me serait utile dans cette hypothèse et il me fit donner des leçons par un Commandant Baruch qui, je crois, avait appartenu en Algérie à ce que l'on appelait "le service des affaires indigènes". Inutile de préciser qu'il était juif. Régulièrement pendant deux ans j'ai appris à lire puis à traduire l'arabe littéraire, celui des Mille et Une nuits. Je n'ai guère dépassé le stade de la version. La connaissance, même sommaire, des mécanismes d'une langue aussi différente des nôtres était fort intéressante - bien plus évidemment que les aventures de Sindbad le Marin -.

Quoi qu'il en soit, je savais, paraît-il, suffisamment d'arabe à la fin de ma première pour pouvoir me présenter au baccalauréat Latin Langues en même temps qu'au baccalauréat Latin Sciences. Il suffisait que je sois reçu à l'examen d'arabe.

A Marseille cet examen était passé devant le Commandant Baruch. Il me convoqua à son cercle qui se trouvait être un

ponton amarré dans le Vieux Port. Il me posa pour la forme quelques questions et en conclut que je méritais une note supérieure à la moyenne.

Cette épreuve passée dans un cadre aussi peu académique me parut assez dérisoire. Je crois qu'elle me donna quelques points de plus pour l'examen d'entrée à l'X. Je n'en avais pas besoin d'ailleurs pour être reçu.

\*\*\*\*\*

A l'automne mon père fut décoré de la Légion d'Honneur. Ma grand-mère s'empressa d'aller le féliciter; en descendant du tramway elle se cassa le col du fémur; elle s'en remit d'ailleurs fort bien. Ainsi commença la série des huit ruptures du col du fémur dont furent victimes les dames de la famille.

L'hiver 1917-1918 fut très froid alors que nous n'étions guère chauffés; mais il fut surtout remarquable par l'épaisse couche de neige qui recouvrit Marseille; normalement la neige en Provence est peu fréquente et ne tient pas. Nous faisons des boules de neige dans les allées du Prado. Mon grand-père âgé alors de 90 ans tint à voir de près ce spectacle malgré les adjurations de la famille. Il sortit, une congestion pulmonaire se déclara et il mourut au bout de quelques jours. Je me rappelle fort bien cette soirée. Nous, les enfants, étions en train de dîner quand notre tante Suzanne entra nous annoncer qu'il venait de passer.



Nous nous sommes mis aussitôt à pleurer. Je dois à la vérité de dire que ce fut un pur réflexe qui me surprit, car en fait je n'éprouvais pas un vrai chagrin; on prévoyait cette mort depuis quelques jours et les enfants trouvent tout naturel que les vieillards quittent ce monde.

\*\*\*\*\*

Je ne sais pas très bien quand j'ai commencé à faire des manipulations de chimie à la maison. L'idée m'en était sans doute venue à la vue du petit laboratoire que Charles et Georges Ancey avaient installé dans leur appartement du boulevard Périer. C'est dans la salle de bain que je faisais mes expériences et je garde une grande reconnaissance à Maman de m'avoir laissé y produire tant de mauvaises odeurs. Par miracle, il y avait le gaz dans cette pièce de sorte que je pouvais chauffer mes liquides chimiques et aussi travailler le verre, ce qui me prenait du temps: mais quelle fierté j'éprouvais d'avoir construit une colonne de distillation de mes propres mains! Je n'ai fait là que des "expériences" bien élémentaires, ne disposant pas de beaucoup de matériel ni de produits chimiques, faute d'argent. A cette époque le pyrex n'existait pas et le verre ordinaire que j'employais avait une fâcheuse tendance à se casser au feu. Mais quitte à refaire souvent les mêmes essais, je me suis bien amusé.

J'ai eu cependant quelques surprises désagréables. En procédant à des électrolyses j'ai reçu maintes secousses électriques. Un jour, j'ai laissé tomber sur mon genou une solution chaude de soude caustique qui m'a brûlé assez profondément. On a soigné

la brûlure en la mettant à l'abri de l'air comme on croyait devoir le faire à cette époque. A cet effet Maman coulait sur ma plaie de la cire fondue, donc assez chaude, qui me faisait bien mal.

Mon plus mauvais souvenir, c'est d'avoir fait respirer à René qui commençait à s'intéresser à mes expérimentations une trop forte bouffée d'un mélange particulièrement méphitique de chlore et d'hydrogène sulfuré. Mon pauvre frère fut pris d'une toux caverneuse qui ne se calmait pas. Je lui ai fait boire du lait comme le recommandait mon manuel, puis, son état ne s'améliorant pas, j'ai pensé que l'air frais lui ferait du bien et nous nous sommes assis sur un banc du Prado. Nos parents passaient la soirée en dehors de la maison et je me demandais mélancoliquement en quel état je leur présenterais leur fils. Je n'étais d'ailleurs pas inquiet sur la gravité de son état car j'avais suffisamment respiré de chlore et d'hydrogène sulfuré pour savoir qu'il n'y avait rien à craindre de sérieux. Heureusement sa toux cessa peu à peu d'être impressionnante. Nous sommes rentrés à la maison et endormis.

L'intérêt de René pour les exercices pratiques de chimie semble avoir disparu après cette soirée, mais j'ai persévéré toujours avec le même intérêt pour la chimie et le travail manuel.

J'aurais aimé que certains de mes enfants et petits-enfants m'imitent. Il n'en fut rien. Une des raisons est qu'il n'y a plus de prises de gaz dans les salles de bain modernes, mais je doute fort en outre que les mères de famille intéressées auraient vu d'un bon oeil un laboratoire de chimie s'y établir.

\*\*\*\*\*

La guerre se poursuivait cependant, toujours aussi meurtrière. En 1914, la famille avait vu partir à l'armée les hommes de la génération de mon père : Gilles Rizzi, Georges Grandguillot, Pierre Gilly (Pierre et Paul Rolland étaient trop âgés déjà).

En 1917, ce fut le tour des aînés de ma génération, Marcel Rolland et Gaston Bazil qui s'engagèrent tous deux à 18 ans et furent blessés comme l'avaient été Georges Grandguillot et Pierre Gilly. Charles Ancey, mobilisé plus tôt, fut versé dans les services de l'intendance car il ne voyait que d'un oeil. Son frère Georges et Henri Rolland furent réformés.

Je ne me souviens pas avoir perçu l'inquiétude que donna au printemps 1918 la dernière offensive allemande. Le front faillit pourtant être percé. Par contre le moral monta de plus en plus haut à partir de juillet et à l'automne il devint clair que la fin était proche.

Le 11 novembre le proviseur vint avertir les classes l'une après l'autre que l'armistice était signé et il nous donna congé. Ce soir-là mes parents nous emmenèrent sur la Canebière. Elle était pleine de monde; on criait, on chantait. C'était bien émouvant mais à la libération de Paris en 1944 l'émotion fut beaucoup plus forte; nous avions beaucoup plus souffert.

\*\*\*\*\*

Trois semaines plus tard mourait Gilles Rizzi. Il était atteint d'un cancer à la gorge mais c'est la grippe espagnole qui l'emporta. Il avait été mobilisé comme simple soldat en 1914,